

DLP 26-6-92010345

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

*En Eglise
de Pentecôte*

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel
Juin 1992

50

ISSN 0294-3700

SOMMAIRE

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

68, rue de Babylone 75007 Paris

Tél : 47 05 76 99

Bulletin international

EGLISE DE PENTECOTE

Actualités

- Assemblée protestante européenne, Budapest 5
- 5e Conférence de l'AFERT 6
- Colloque et rencontre à Lyon
avec Alice Gombault 8

Etudes

- Quelques pas sur la route d'Emmaüs
par Jeannine Villerot 17
- L'homme et sa mauvaise conscience
d'Ellen Nielsen 26

Avez-vous lu ? 36

Centre « Femmes et Christianisme » 39

Ont contribué à la réalisation de ce bulletin en dehors des signataires des articles :

D. Boyer, B. et Ph. Crestois, P. Delooz, J. Paton, M.C. Ramel.

Ce numéro
35 FF

ABONNEMENTS 1992 (partant de janvier)

France 125 F, Europe 140 FF, Autres pays 150 FF

A verser à : FHE, 68, rue de Babylone - 75007 PARIS

CCP : 161225 A PARIS

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173

Réalisation : Imprimerie Orcades 12 rue des Carmélites 86000 POITIERS

Dépôt légal : 2° trimestre 1992

A quand la Pentecôte des femmes et des hommes ?
A quand la Pentecôte de leurs partenariats ?
A quand le jour où, écoutant des Galiléens,
elles entre elles, eux entre eux,
elles et eux en réciprocité, en mutuelle écoute,
les entendront dans leurs langues,
langues de naissance, de culture et d'hospitalité ?

Le plus clair, tout du moins quand le temps est à la confiance,
est qu'il y a encore des « merveilles de Dieu » à entendre.
De ce point de vue peut être n'y a-t-il plus à
se poser la question du « à quand ? »
Non pour taire le désir et l'espérance.
Non pour se contenter de penser que tout, de Dieu,
donné depuis toujours, est à jamais acquis en Christ.
Non pour oublier les habitudes d'incartade de l'Esprit.

Mais la clé — ou le code — nous est accessible.
Elle est dans notre liberté.
Liberté de la pensée, de la parole et de nos contrats.
Liberté des libertés qui vont à la rencontre l'une de l'autre.
Liberté des souffles de vie là où il y a souffrance.

Que de luttes encore amis, amies de Pentecôte !

Jean-Pierre LECONTE

L'équipe de rédaction est en fête

*Helen et Stephen Jacobi,
nous annoncent la naissance de*

Hannah

le 22 février 1992 à Wellington

*Hannah est adorable ! ... puisque les parents le disent et
déjà les photos en témoignent. Quant à Helen elle se
prépare à prendre son poste de curé adjoint à Karori, ce
2 juin.*

*« Nous allons très bien, tous trois, et nous sommes prêts
pour l'aventure devant nous ».*

Nos excuses...

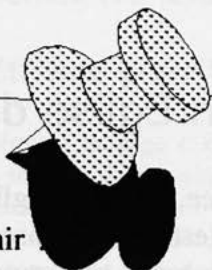
« Le numéro 49 du bulletin m'est bien arrivé. Mais il comporte quelques fantaisies : 2 fois la page 18, 2 fois la page 23... les pages 20 et 21 sont absentes »

Vous êtes quelques uns à avoir connu une mésaventure de brochage. (notons avec soulagement que les femmes et les hommes ont été à égalité de traitement !).

Nous avons prévenu notre imprimeur.

Surtout, si vous n'avez osé demander un exemplaire correctement broché, n'hésitez pas une seconde de plus et faites-le au secrétariat FHE,

68, rue de Babylone, 75007 PARIS



Une date à retenir

**les 17 et 18 octobre 1992 à
Draveil**

Rencontre nationale

- avec assemblée générale extraordinaire, en vue de la modification du titre de notre association, selon le voeu émis lors de la dernière assemblée générale du 16 novembre 1991

- C'est surtout la première rencontre commune proposée depuis le Colloque "Partenaires Autrement"

Quels objectifs, quelles priorités choisir pour l'année 1993 ?

Tous les adhérents et sympathisants de l'association sont invités à leur élaboration.

Le Bureau

N° 50 - En Eglise de Pentecôte

Evènement-matrice pour les Eglises, la Pentecôte saluée avec ce numéro 50, (est-ce l'inconscient rapprochement avec les cinquante jours ?) est tout autant une mémoire qu'un challenge pour les diversités entre les Eglises et en chaque église...

C'est aussi dans la « vision de la foi », la banalité ou l'insolite d'un moment de la vie. De la nôtre aussi.

Si ce numéro donne la parole aux Eglises protestantes, à l'association européenne des femmes pour la théologie, à Alice Gombault, à Ellen Nielsen, à Jeannine Villerot, à Bernadette Chedemail, à Anne Jensen, au Centre « Femmes et Christianisme », on y verra peut être la joyeuse pagaïe d'une foule hétéroclite, brassant les origines géographiques, les générations, les personnes et les collectifs, les habituées de l'association et les inédites... cette pagaïe que l'Esprit-Saint semble avoir tout autant de plaisir à fréquenter... qu'à « mettre ».

Et, qui sait, l'Esprit-Saint incitera peut-être davantage les hommes de FHE à produire, en interaction avec elles.

Elles qui semblent bien avoir un certain secret de connivence avec l'Esprit !

Jean-Pierre LECONTE

Assemblée protestante Européenne

Responsabilité chrétienne pour l'Europe

Il est possible d'entendre un langage d'Eglise qui ne mette pas la question de l'égalité hommes-femmes dans le placard des questions superfétatoires ou sur le piédestal des différences à tout jamais idéalisées. Evidemment il faut, pour cela, lire les textes des Eglises nées de la Réforme : ainsi l'assemblée protestante européenne réunie du 24 au 30 mars 1962 à Budapest.

Dix thèmes ont été jugés essentiels à la mise en place de l'Europe future et présentés en résumé par la revue SPP - informations n° 4 du 27.02.92

- 1 - Justice, paix et sauvegarde de la création (JPSC)
- 2 - Les droits démocratiques
- 3 - La responsabilité économique
- 4 - Le service de réconciliation
- 5 - Les droits de l'Homme
- 6 - Les relations judéo-chrétiennes
- 7 - Identité nationale et minorités
- 8 - L'égalité hommes-femmes
- 9 - Les flux migratoires
- 10 - La protection de la vie

Huitième thème : L'égalité hommes-femmes

La réalisation systématique de l'égalité des droits entre hommes et femmes fait partie des exigences de la future Europe. Il devient de plus en plus évident que la participation des femmes à tous les niveaux de la vie politique et sociale doit être rendue possible. Les préjugés qui proviennent de l'ordre régnant dans la société traditionnelle doivent être combattus afin qu'une communauté authentique apparaisse. Il s'agit de surmonter des injustices qui allaient de soi autrefois.

Les Eglises de la Réforme sont conduites par l'idéal du sacerdoce de tous les baptisés. Elles feront valoir cette conviction en mettant en pratique une participation égale des hommes et des femmes à la vie de l'Eglise. La consécration des femmes au ministère en fait partie.

Cinquième conférence européenne de l'AFERT

Association européenne des femmes pour la recherche théologique

DÈS les années 1980, on pouvait constater, dans de nombreux pays d'Europe un intérêt croissant de la part de femmes jeunes, pour les études théologiques et un nombre important d'étudiantes dans les facultés de théologie.

C'est alors que des théologiennes confirmées, comme Professeur Catharina Halkes, Dr. Elisabeth Moltmann-Wendel et Professeur Louise Schottroff, qui avaient travaillé ensemble au Conseil Œcuménique des Eglises, firent le projet de créer un regroupement européen de théologiennes. L'Association Européenne des Femmes pour la recherche Théologique vit le jour à Boldern Suisse, en 1985.

La conférence inaugurale de la jeune association eut lieu l'année suivante, à Magliaso (Suisse) et rassembla 80 théologiennes de différents pays d'Europe, qui élirent Dr Daphné Hampson (Ecosse) comme première président de l'Association.

Dans ces statuts, l'Association se donne les buts principaux suivants :

- créer et soutenir un réseau de femmes de pays de l'Europe de l'Est et de l'Ouest, engagées dans une recherche théologique.

- soutenir le développement des études théologiques féministes.

La deuxième Conférence internationale eut lieu en 1987, à Helvoirt, Pays-Bas (thème : Négation de soi, Affirmation de soi), avec plus de 100 participantes. La dimension inter-disciplinaire du travail fut élargie par l'intervention d'une spécialiste bibliste israélienne, Athalya Brenner, et par la présence de Professeur Elisabeth Schüssler-Fiorenza (Etats-Unis)

La troisième Conférence s'est tenue à l'Académie d'Arnoldshain, Allemagne, en 1989 (Thème : Images de Dieu), avec une centaine de participantes. On y entendit les interventions de Judith Plaskow, professeur au Manhattan College de New York (Etats-Unis) sur le sujet : "Anti-Judaïsme et Théologie Féministe" et de Professeur Ursula King, de l'Université de Bristol (Royaume-Uni), sur les « Déeses dans l'Hindouisme ».

Une quatrième Conférence s'est tenue à l'Université de Bristol (Royaume-Uni) en 1991 (Thème : Libération des Femmes Nouvelles Orientations Théologiques) et rassemblait 152 femmes. On y entendit Dorothee Sölle, Professeur à l'Union Theological Seminary de New-York (Etats-Unis), Catharina Halkes, professeur ém. de l'Université de Nimègue (Pays-Bas), Mme Eveline Goodman-Thau, de l'Université de Kassel (invitée) et Mme Maria de Lourdes Pintasilgo, Membre du Parlement Européen, ancien Premier Ministre du Portugal et ministre de la Culture.

La cinquième Conférence de l'AFERT aura lieu à Louvain (Leuven) Belgique, du 16 au 20 août 1993. Elle aura pour titre : **Proclamant notre identité: les femmes face aux traditions religieuses en Europe.**

Trois jeune femmes présenteront les principales interventions :

- Prof. Dr Rosi Braidotti, Utrecht, Pays-Bas

- Dr. Christine Janowski, Heidelberg, Allemagne

- Dr Ellen van Wolde, Nimègue, Pays-Bas

Dans les divers ateliers prévus, le travail sera consacré aux recherches en cours des participantes.

Correspondante :

Mary Phil Korsak (MA Oxon)
7, Sentier Op Linkebeek
B-1630 LINKEBEEK
Belgique

L'archevêque de Cantorbéry a rencontré à Rome le Pape Jean-Paul II

Paris le 3 juin (BSS) - La première rencontre entre Jean-Paul II et Mgr Georges Carey a eu lieu à Rome le lundi 25 mai 1992. C'était la sixième fois que les chefs des Eglises catholique et anglicane échangeaient ainsi le « baiser de l'amitié chrétienne » : cinq fois au Vatican depuis Paul VI et le Dr Ramsey et une fois à Cantorbéry.

« Cordial, mais sans plus » à commenté un témoin.

L'un des obstacles les plus important au dialogue entre catholique et protestants est celui de l'ordination des femmes. En abordant cette question « le primat anglican a exprimé sa conviction qu'un développement de cette doctrine était possible et qu'il était dans la nature même de la doctrine du sacerdoce », déclare le communiqué conjoint diffusé par le Saint-Siège à l'issue de la rencontre. L'Eglise d'Angleterre elle-même, contrairement à d'autres communautés anglicanes n'a pas encore tranché la question.[...]

Homme et femme : l'insaisissable différence

A'INSTITUT des Sciences de la Famille de l'Université Catholique de Lyon n'a pas eu peur de traiter un tel sujet lors d'un colloque qui s'est déroulé à Lyon les 10 et 11 avril 1992.

Un simple coup d'oeil sur la composition de l'assistance à forte majorité féminine incitait déjà à se poser des questions et à faire des hypothèses : la « différence » ne serait-elle que celle des femmes ? Ou bien encore, les hommes craindraient-ils plus que les femmes de perdre la leur ?

Le colloque s'est maintenu au niveau universitaire qu'il s'était donné. L'intérêt et la bonne tenue des conférences, communications, débats et ateliers ne se sont pas démentis tout au long de ces deux jours de travail.

Parmi les différents apports pluridisciplinaires, il convient de signaler la tonalité plus particulière de deux d'entre eux : d'une part, la conférence de Luce

IRIGARAY et, d'autre part, la communication de Chantal MILLON. L'une comme l'autre ont enraciné leur discours dans leur expérience de femmes : l'une dans la relation sexuée, l'autre dans la maternité. Le discours masculin normatif est habituellement si présent et si pesant que l'ouverture d'un tel colloque à d'autres paroles constituait un élément tout à fait positif. Il est bon que des paroles féminines fortes, argumentées et réfléchies puissent être dites et entendues. Elles apportent dans la problématique des éléments neufs.

Malheureusement, ces paroles de femmes présentaient un aspect de monopole et d'exclusivité qui risquent de les priver des fruits qu'elles sont censées porter. Elles apparaissent, en quelque sorte, comme confisquées par les femmes sans pouvoir se transformer en valeurs plus universelles dans lesquelles hommes et femmes pourraient se reconnaître. Les

éléments extrêmement pertinents apportés par ces deux conférencières sont de nature à permettre de repenser toute question d'ordre relationnel. Il ne semble pas qu'elles aient vraiment voulu leur donner cet élargissement.

Luce IRIGARAY l'a même explicitement refusé sur une question posée par une auditrice. Il est bien dommage que l'« intersubjectivité », comme l'appelle l'auteur, ne puisse prendre sens que dans la relation entre les sexes. Seul l'autre sexué différemment prend valeur de transcendance. L'altérité est réservée à la relation entre sexes. Nous ne mettons pas en doute que la relation entre les hommes et les femmes possède un caractère paradigmatique des autres formes de relations et que l'irréductibilité sexuelle soit le signe par excellence de l'altérité et de la limite à nos désirs d'être tout. Mais, nous pensons que toute réflexion sur cette irréductibilité est de nature à enrichir l'ensemble des rapports humains. Que signifie cette appropriation par les femmes de valeurs humaines ? Si, historiquement et culturellement, elles ont porté et promu des valeurs de relations, il est grand temps qu'à leur tour les hommes les fassent leurs afin que l'humanité tout entière en bénéficie. Les revendiquer pour soi n'est pas une façon de les partager. Pourquoi se plaindre d'un accaparement masculin dans l'exercice du pouvoir pour agir de même en monopolisant des valeurs dites

féminines ? Comment cette civilisation de l'intersubjectivité que l'auteur appelle de ses vœux pourrait-elle ainsi prendre corps ?

L'exposé de Chantal MILLON semblait aller dans le même sens. Elle fonde des valeurs éducatives sur son expérience de la maternité. Là encore son exposé laissait entendre l'incapacité des hommes à les mettre en valeur et à se les approprier. Il s'agissait des qualités de dépossession et de renonciation à la maîtrise de l'autre, dont l'homme par son inaptitude à la maternité semble écarté. Quelle image de l'homme engendrent de tels raisonnements ?

Ces critiques ne voudraient pas disqualifier la légitimité d'une telle démarche de pensée. Encore une fois, répétons qu'il est bon que des femmes puisent dans l'expérience qui leur est propre des réflexions, qui se situaient en l'occurrence à un niveau assez remarquable. Là, où il semble se produire un dérapage, c'est quand des femmes confisquent les effets de ces réflexions et en excluent les hommes, reproduisant en sens inverse des pratiques discriminatoires.

Le danger de ces procédés est d'exalter des valeurs féminines, au risque, d'une part, d'y enfermer les femmes et d'autre part d'en écarter les hommes. Même si la vocation de la femme est sublime, elle peut bien paraître étriquée, surtout si, au nom de sa trop grande dignité, on l'écarte de

certaines fonctions ! Et que faisons-nous de la revendication masculine aux valeurs de douceur et de tendresse, ainsi que du désir des pères de prendre leur part aux soins, à l'éveil et à l'éducation de leurs enfants ?

En ne prenant pas en compte ces données, on reproduit les rôles stéréotypés des deux sexes au lieu de les rééquilibrer entre les sexes. Les hommes seront trop heureux de laisser aux femmes les valeurs de dépossession et de renonciation qui les gênent dans l'exercice habituel qu'ils ont du pouvoir. Dans ces perspectives, un changement de relations entre hommes et femmes est aussi utopique qu'un changement dans les relations humaines en général.

D'autres conférences possédaient une tonalité différente. Notons la communication pleine d'humour de François MICHEL, sur le sexe du cerveau. Les différences anatomiques constatées sont réelles, mais minuscules et on ne sait trop quels types de différence elles peuvent engendrer. Par ailleurs, plus les recherches se multiplient grâce à de nouveaux moyens d'investigation, plus les différences d'aptitudes cognitives selon les sexes qu'on avait cru constater s'estompent.

L'exposé juridique de Bernadette BARTHELET a bien posé le rôle du droit au sein de la relation entre hommes et femmes.

Bien d'autres contributions ont fait montre de toutes les nuances nécessaires

pour traiter un tel sujet. Citons l'exposé de Xavier LACROIX, organisateur du colloque, qui souhaitait placer le colloque dans une optique différentialiste. Celui-ci n'est cependant pas tombé dans des conclusions faciles. Même s'il essaie de dégager des dominantes ou des accents entre les sexes. Il ne fait jamais de ces dominantes le monopole d'un sexe. Au contraire, il convie les sexes à faire siennes l'ensemble des qualités humaines.

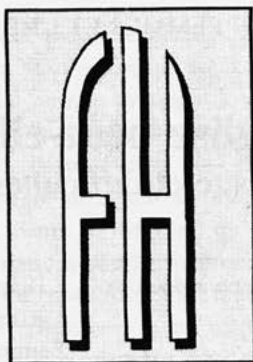
Ce colloque donnera lieu à la publication d'actes que nous recommandons dès maintenant. L'ensemble constitue une mine de réflexions sur un sujet non encore épuisé. En effet, on a beaucoup de mal à sortir de cette oscillation entre l'opposition entre les sexes et l'uniformisation, autrement dit entre les différences, dont on sait trop comment elles se hiérarchisent et les similitudes qui appâtissent et ôtent toute saveur et tout intérêt à la relation. Le débat tant idéologique que pratique entre égalitaristes et différentialistes n'est pas clos.

Alice GOMBAULT

Alice GOMBAULT représentait FHE à ce colloque et y animait un atelier sur « Parentalité et vie professionnelle ».

FEMMES ET HOMMES EN EGLISE

colloque
œcuménique
international
Paris 1991



LE LIVRE BLANC DU PARTENARIAT

50 FF

CENTRE FEMMES ET CHRISTIANISME LYON

10 mars 1992

L'Eglise peut-elle refuser d'être féministe ?

Nécessité et difficultés du partenariat dans l'Eglise

Conférence à deux voix : Henri DENIS, théologien
: Alice GOMBAULT, présidente de
Femmes et Hommes dans l'Eglise
Introduction de : Donna SINGLES
Débat animé par : Henri BOURGEOIS

Dans le cadre de ses activités, le Centre Femmes et Christianisme (organisme de recherche et de documentation placé sous la responsabilité conjointe de la Faculté de Théologie de Lyon et de l'Association Femmes et Hommes dans l'Eglise) a organisé à l'Institut catholique de Lyon une conférence à deux voix, à laquelle ont participé plus de 150 personnes.

Les deux conférenciers souhaitaient donner au public lyonnais un écho des problématiques du colloque parisien « Femmes et Hommes en Eglise, Partenaires autrement » qui se déroula en septembre 1991.

ALICE Gombault aborda le thème du partenariat sous trois angles différents : comme une nouvelle réalité, signe d'une prise de conscience de la complexité de notre monde et de l'interdépendance qui relie ses habitants ; comme un relais utile au féminisme pour inventer, femmes et hommes ensemble, un nouvel équilibre social et ecclésial ; enfin, comme une urgence pour l'Eglise.

A son tour, Henri Denis développa l'originalité du partenariat entre hommes et femmes, son caractère radical et

exclusif (on est Homme ou Femme), inscrit dans le corps et vécu dans une culture. Cette différence est cependant impossible à objectiver. La kénose du Christ l'éclaire, comme un abandon de tout droit sur l'autre.

Sur l'invitation d'Henri Denis, Alice Gombault reprit la parole pour présenter ce que son partenaire venait de qualifier de « deux épines irritatives » : l'ordination des femmes et la question du langage bi-sexué sur Dieu.

Il est vrai, qu'au colloque de Paris,

les propos d'Henri Denis sur ces sujets n'avaient pas laissé le public indifférent. Ils ont permis à deux sensibilités d'apparaître comme telles. Sans vouloir les caricaturer, on peut les schématiser ainsi : l'une peut être qualifiée de « féministe », elle présente une conscience aiguë des discriminations, mais elle risque de ne pas toucher les plus jeunes et de déstabiliser les hommes ; l'autre mise davantage sur le partenariat, elle risque de se faire récupérer par des hommes, de bonne volonté, mais sans recul critique suffisant. Il est évident que, selon les sensibilités, les approches de l'ordination des femmes sont différentes : revendication de la présidence de l'eucharistie et de la gestion du sacré, pour la première, qui veut lever les verrous actuellement imposés aux femmes ; alliance entre hommes et femmes pour refuser un type d'ordination devenu inacceptable et obsolète, pour la seconde. Les mêmes différences se font sentir en ce qui concerne le langage bisexué sur Dieu.

Après ces avertissements, Henri Denis a précisé sa pensée sur ces deux points. En ce qui concerne le ministère ordonné, il recommande qu'il n'y ait pas de précipitation sur les rites sacramentels ; ce qui est premier, c'est la présidence d'une Eglise. A la responsabilité ecclésiale doit correspondre la responsabilité sacramentelle. Ensuite, en raison des schémas mentaux inconscients du peuple chrétien, il lui semble préférable que les femmes

commencent par le ministère pastoral et celui de la parole. Enfin, est-il souhaitable que les femmes prennent le relais des hommes au moment où le modèle sacerdotal est dévalué dans la théologie, l'œcuménisme ainsi que la pratique ?

Henri Denis se dit gêné qu'on mette Dieu au féminin pour compenser l'inadéquation du masculin. Il faudra bien arriver à vivre — à la manière des hommes et à la manière des femmes — avec un Dieu sans sexe.

Ce qu'il appelle une « utopie évangélique » est probablement un des points forts de sa pensée : n'est-il pas possible que la relation entre les sexes devienne plus semblable à celle de frères et soeurs qu'à celle de séducteur/séductrice ou pire violeur/violée ? La mixité sociale et culturelle pourra nous aider à signifier quelque chose de ce Royaume où il n'y aura plus ni homme ni femme, sans que pour autant notre histoire sexuée soit totalement abolie.

Le débat qui suivit apporta des éléments pour poursuivre la réflexion, notamment au sujet des stratégies possibles. Le public parut apprécier ce modèle vécu de partenariat entre les deux confédérés et aurait volontiers prolongé les échanges. Il entre bien dans les intentions du Centre Femmes et Christianisme d'inscrire ce genre de manifestation dans ses activités régulières.

Compte-rendu réalisé à partir des notes de Cécile BUSSY

Maria Jepsen :

une femme élue évêque protestant de Hambourg

AOUR la première fois au monde, une femme a été élue évêque de l'Eglise protestant luthérienne. Le 4 avril, le synode de l'Eglise évangélique-luthérienne de l'Elbe du Nord a élu Maria Jepsen évêque de Hambourg, et ceci pour dix ans. La décision a été finalement prise par 78 voix contre 44 et 15 abstentions.

Elle ne veut pas servir d'alibi. Et avant la décision relative à ces hautes fonctions au sein de l'Eglise évangélique, elle avait affirmé : que je sois élue ou non, le fait que je suis une femme ne doit pas s'avérer décisif. A présent, elle a bel et bien été élue : Maria Jepsen prendra la succession de l'évêque Peter Krusche, qui prend sa retraite et sera donc le premier évêque féminin de l'Eglise protestante luthérienne.

[...]A présent, Maria Jepsen, 47 ans, est responsable de 208 paroisses (940 000 membres) et de 334 pasteurs féminins et masculins. Hambourg — une ville dans laquelle la crise des Eglises est évidente : bien des gens leur tournent le dos — entre autres pour ne pas être obligés de verser l'impôt d'Eglise — mais les problèmes sociaux rendent l'Eglise plus importante que jamais.

Maria Jepsen, dont le mari est également pasteur, est originaire de Bad Segeberg, dans le Schleswig-Holstein. Dans son sermon, elle révéla que de

nombreux représentants des médias lui avaient demandé si compte tenu de tous ces problèmes, l'Eglise n'avait pas besoin d'un « évêque fort ». Comment voulait-elle relever le gant ? Sa réponse : « L'Eglise n'est pas faible ou forte du fait de la présence d'un évêque, quelle que soit sa stature ; l'Eglise — elle se produit dans les paroisses, dans les services qu'elle rend et dans ses oeuvres ».

Avec cette remarque et en soulignant que les différentes professions de foi sont à considérer « comme une richesse de l'Eglise, et non comme une menace », l'évêque de Hambourg espère pouvoir désamorcer le conflit interne qui s'est déclenché quand on a appris qu'une femme brigait des fonctions importantes au sein de l'Eglise protestante.

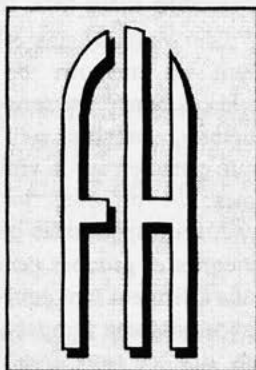
Maria Jepsen se considère comme la représentante d'une théologie « modérément féministe ». On ignore encore ce qu'elle entend exactement par là. Ses adversaires considèrent l'ancien pasteur de Meldorf et de Leck comme une « théologienne des groupes marginaux ». Elle avoue vouloir se concentrer sur ces groupes. Quant à son élection, « ce n'est pas un succès, pas un coup de chance, mais une mission qui m'a été confiée ».

Uwe BAHNSEN

Die Welt, Bonn, 6-4-1992 et la Tribune d'Allemagne 17-4-1992

**FEMMES ET HOMMES EN EGLISE
PARTENAIRES AUTREMENT**

colloque
œcuménique
international
Paris 1991



LE

LIVRE

DES

COMMUNICATIONS

40 FF

Les Eglises du Canada dénoncent la violence faite aux femmes.

Dans un mémoire de cinq pages, intitulé « Sans personne pour les inquiéter », préparé à l'intention du Comité canadien sur la violence faite aux femmes, et présenté le 27 mars, à Ottawa, les responsables des onze églises chrétiennes et groupes oecuméniques du Canada affirment sans équivoque que « la violence faite aux femmes, sous quelque forme que ce soit, constitue un mal sérieux... C'est le résultat du péché et une brisure qui fragilise la vie des êtres humains, car elle annihile toute volonté de soutien mutuel et de respect de l'égalité entre les hommes et les femmes. »

Les signataires demandent que le gouvernement mette en place des programmes semblables à ceux contre le tabac et la conduite en état d'ébriété, qu'il garantisse aux femmes la justice sur le plan économique, qu'il encourage et appuie les organismes communautaires qui offrent des centres d'accueil aux femmes et aux enfants victimes de violence, qu'il soutienne des programmes susceptibles de réhabiliter les agresseurs, de promulguer des lois interdisant la production, la distribution et l'exhibition de la pornographie, et qu'il encourage l'apprentissage de méthodes non violentes pour régler les conflits.

La Documentation Catholique 4 mai 1992

Joséphine Bakhita

Communiqué de presse de l'Alliance Internationale Jeanne d'Arc

Au sujet de deux récentes béatifications

La section française de l'A.I.J.A. (Alliance Internationale Jeanne d'Arc), fondée à Londres en 1911 et qui lutte pour l'égalité entre femmes et hommes dans la vie politique, sociale et ecclésiale se permet de protester contre l'occultation d'une béatification de femme passée pratiquement inaperçue à cause de la publicité donnée à Mgr Escriva de Balaguer de l'Opus Dei.

L'égalité dignité de l'Homme et de la Femme, invoquée par Jean-Paul II dans « Mulieris Dignitatem », n'apparaît pas dans les comptes-rendus de la presse, fidèle à rapporter les faits.

Etre femme, pauvre, noire, esclave de surcroît, ne suscite pas le même intérêt qu'être homme et prêtre à l'origine d'une société religieuse élitiste.

Etait-il bon du cumuler deux béatifications si dissemblables ne permettant pas de donner toute sa valeur à l'une d'elles ?

Rappelons (est-ce un « rappel » ?) le nom de cette quasi-anonyme : Joséphine Bakhita.

S'étonner encore à l'écoute de la Bible

Sous ce titre, le numéro de présentation de Femmes et Hommes dans l'Eglise (N° 47 p. 26-27) offrait de nouveau l'étude de Mary Milligan que nous avons eu la chance de rencontrer à Rome (Cf n° 33) : « Sur la route d'Emmaüs, un homme, une femme... »

Plusieurs fois, oralement nous avons été témoin de l'intérêt et du retentissement de cette « lecture » Rencontrée lors de la session de Chantilly (fév. 1992) Jeannine Villerot risque à son tour sa parole. Nous vous la communiquons avec plaisir.

Quelques pas sur la route d'Emmaüs

Profondément marquée par l'audace créatrice de Marie Balmay après lecture du texte de Mary Milligan. Je risque à mon tour une petite recherche offerte à la réflexion de chacune, de chacun.

Les femmes au pied de la croix

Matthieu 27/55-56	Marc 15/40-41	Luc 23/49	Jean 19/25
55 Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient à distance, Celles-là même qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour être à son service,	40 Il y avait aussi des femmes qui regardaient à distance entr'autres : ● Marie de Magdala ● Marie, mère de Jacques le Petit et de Jose(t) et ● Salomé ¹	Tous ses amis se tenaient à distance ainsi que les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée et qui regardaient cela.	Près de la croix de Jésus se tenaient : ● sa mère ² ● la soeur de sa mère, Marie, femme de Clopas ³ ● Marie de Magdala
56 entr'autres ● Marie de Magdala ● Marie, mère de Jacques et de Joseph ● et la mère des fils de Zébédée.	41 Qui le suivaient et le servaient quand il était en Galilée et beaucoup d'autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem.		

1. Note BJ. Salomé mère de Jacques et Jean, probablement la même que Matt. 27/56 appelle mère des fils de Zébédée.

2. Seul Jean mentionne la présence de Marie dans la vie publique de Jésus aux deux extrémités de celle-ci : à Cana et à la croix.

3. Texte grec NOVUM TESTAMENTUM GRAECE Nestlé Stuttgart 1927.

Recherche sur l'identité de cette Marie

La recherche menée pour tenter de préciser qui sont Cléophas et sa femme Marie l'a été avec ces ouvrages :

- la Bible de Jérusalem Cerf édition de 1981
- Concordance de la Bible de Jérusalem Cerf Brepols 1981
- O. Odelain et R. Seguneau Dictionnaire des noms propres de la Bible Cerf DDB 1978
- A. Bailly Dictionnaire grec-français Hachette 1930

La soeur de sa mère, Marie femme de Clopas

L'identification de cette Marie comme soeur de Marie de Nazareth me pose question, car s'il arrive que des parents donnent à un nouveau-né le prénom d'un enfant décédé, deux soeurs en vie ne portent pas le même prénom.

Que dit, en note, la Bible de Jérusalem ?

- soit Salomé, mère des fils de Zébédée (Cf Matt. 27/56)
- soit en rapportant cette désignation à ce qui suit, « Marie femme de Clopas ». Rien ne vient étayer l'identification à Salomé, souvent citée en même temps que Marie, mère de Jacques, car toutes les deux sont mères de disciples.

Reste la seconde hypothèse qui ramène à la traduction de la BJ et ne clarifie rien. Et le dictionnaire des noms propres de la Bible ?

Il numérote huit Marie mais non Marie femme de Clopas, précédée d'un point d'interrogation, identifiable à Marie de Magdala.

La difficulté ne vient pas seulement du nombre et des faibles indices mais, en ce qui concerne les Marie, de leur

contemporanéité ; il paraît presque plus aisé de répertorier les 13 Joseph et les 30 Zacharie.

Ailleurs, j'ai trouvé une autre piste : dans son dictionnaire latin-français (Belin 1922), Ch. Lebaigue donne pour Clopas : « Bibl. frère de Saint Joseph ». Je ne sais à qu'elle tradition se rattache cette affirmation mais elle me convient pour l'instant, car alors, Marie, femme de Clopas existe bien par elle-même et comme soeur par alliance, donc belle-soeur de Marie de Nazareth ; sa place au pied de la croix, à côté de la mère de Jésus selon Jean, est justifiée par les liens de parenté et de tendresse.

Toutefois, Joseph est un nom hébreu très courant et Cleopas un nom grec rarissime dans la Bible ; il est peu vraisemblable que des parents de la lignée de David donnent à leurs fils des prénoms de culture différente : ils pourrait peut-être s'agir d'un frère de lait, d'un cousin ou d'un parent éloigné mais que des liens affectifs très forts relient ainsi que sa femme Marie aux parents de Jésus.

Les femmes au tombeau du Christ

Matthieu	Marc	Luc	Jean
28/1	16/1	24/1	20/1
<ul style="list-style-type: none"> ● Marie de Magdala et ● L'autre Marie (1) vinrent visiter le sépulcre.	Quand le Sabbat fut passé <ul style="list-style-type: none"> ● Marie de Magdala ● Marie, mère de Jacques ● et Salomé achetèrent des aromates.	Le premier jour de la semaine, elles se rendirent au tombeau <ul style="list-style-type: none"> ● Marie de Magdala ● Jeanne (2) et ● Marie, mère de Jacques C'étaient	Le premier jour de la semaine, <ul style="list-style-type: none"> ● Marie de Magdala se rend de bonne heure au tombeau
	19/9		
	Jésus apparut d'abord à	Sur la route d'Emmaüs...	
	● Marie de Magdala	24/22 Quelques femmes qui	
	dont il avait chassé sept démons.	sont des nôtres, nous ont, il est vrai bouleversés. S'étant rendues de grand matin au tombeau.	
		24/23 et n'y ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues nous dire...(3)	

1. Note BJ : Marie, mère de Jacques.

2. cf. Luc 8/3 Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode.

3. Les disciples d'Emmaüs se trouvaient cachés avec les autres pendant le Sabbat. Ils les quitteront pour rentrer à la maison et sauront les retrouver sans hésiter après leur rencontre avec Jésus.

Clopas et Cléophas

Ces noms ne trouvent qu'un seul emploi dans toute la Bible (c'est le cas de la moitié des noms)

- Jean 19/25 : Marie femme de Clopas
- Luc 24/18 : l'un des deux (disciples d'Emmaüs) nommé Cléophas.

Les auteurs des notes de la BJ, de la concordance et du dictionnaire des noms propres de la Bible (DNB) les comptent chacun pour une personne, mais le DNB indique que l'on peut passer de l'un à l'autre nom par abréviation du grec Kleopatros en Klopas, en donnant la prononciation sémitique, sans aucun obstacle linguistique.

Clopas ou Cléophas

Ce nom cité deux fois dans toute la Bible, l'est au jour de la mort et de la résurrection du Seigneur, dans une grande unité de lieu, de temps d'intensité dramatique aussi. A la suite de Mary Milligan, en l'absence pour l'instant d'arguments contraires, je pense qu'il s'agit d'une seule et même personne.

A ce stade de la recherche

- Si beaucoup de femmes de la Bible ne sont pas connues par leur nom personnel (la Samaritaine, la femme de...) Marie femme de Cléophas nous arrive avec un prénom et celui de son mari. Elle n'est pas identifiable à une autre femme de la

Bible : ni Salomé, ni Marie de Magdala même si elle n'est citée qu'une seule fois.

- Par contre, Clopas et Cléophas ne font qu'un.

- Marie et Cléophas sont très liés à Marie et Joseph de Nazareth ; ils sont disciples de Jésus, ce qui explique leur présence à Jérusalem le jour de la Passion, la proximité de Marie, près de la mère de Jésus au pied de la croix, leur participation à la rencontre des onze et de leurs compagnons en un lieu caché de Jérusalem, le dimanche matin (peut-être ont-ils passé ensemble le temps du Sabbat). En tout cas, il entendent le témoignage des femmes (Luc 24/23)

L'un des deux nommé Cléophas

Cléophas est désigné par Luc comme l'un des deux disciples d'Emmaüs, l'autre n'étant pas nommé. Le silence sur l'autre permet de penser qu'il s'agit d'une femme et plus précisément de la femme de Cléophas. Mary Milligan lance avec humour : Où l'épouse de ce Cléophas se trouve-t-elle tandis que Cléophas rentre à Emmaüs ?

Marie paraît bien être la compagne de Cléophas sur la route et dans la vie.

Le sens d'un nom

Si, comme le dit J. Tournay dans la préface du dictionnaire des noms propres de la Bible, « le nom est le substitut de la

Les disciples d'Emmaüs

- Matt. Jean Marc
- 16/12-13 Luc 24/13-36
- 12 Ils se manifesta sous d'autres traits à deux d'entr'eux qui étaient en chemin et s'en allaient à la campagne
- 13 Et ceux-là revinrent l'annoncer aux autres, mais on ne les crut pas non plus.
- 14 Et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé.
- 15 Or, tandis qu'ils devaient discuter ensemble, Jésus en personne s'approcha et fit route avec eux,
- 16 mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître.
- 17 Il leur dit : « Quels sont donc ces propos que vous échangez en marchant ? Et ils s'arrêtèrent, le visage morne.
- 18 L'un deux nommé Cléophas lui répondit « Tu es bien le seul habitant de Jérusalem à ignorer ce qui s'y est passé ces jours-ci ! »
- 19 « Quoi donc, leur dit-il ? » Ils lui répondirent : « Ce qui est advenu à Jésus... »
- 25 ... Alors il leur dit : « Esprits sans intelligence, lents à croire... »
- 28 Quand ils furent près du village où ils se rendaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant :
- 29 « Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme ». Il entra donc pour rester avec eux.
- 30 Or une fois à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna.
- 31 Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il avait disparu..
- 33 ... sur l'heure ils partirent et revinrent à Jérusalem..
- 35 ... Et eux de raconter ce qui s'était passé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.
- 36 Ils parlaient encore, quand il se tint en personne au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous !... ».

personne et participe à l'essence même des choses et des êtres » celui de Cléophas qui n'existe pas sous cette forme, abrégée de Cléopâtre, dans le dictionnaire grec-français peut-il nous livrer un sens ?

Voici ce que j'ai trouvé, pour ma part, en décomposant le nom

- to Kleos : la nouvelle qui se répand
- phas : participe présent du verbe dire
- Cléophas : celui qui dit la nouvelle

Si c'est plausible, je cite à nouveau le Père Tournay :

« L'anthroponymie (et la toponymie) biblique(s) débouche(nt) sur la théologie de la Révélation ».

Comment enraciner cette conviction ?

En cherchant du côté des Pères de l'Eglise qui fondent la Tradition ? Ou en remontant plus haut encore aux sources mêmes de Luc ?

Après Marc, Luc s'est attaché à l'épisode de l'apparition de Jésus hors de Jérusalem mais il a obtenu davantage de précisions de ses informateurs ; la campagne devient « Emmaüs » et l'un des disciples « Cléophas ». Si Luc avait pu savoir le nom de l'autre, il l'aurait cité ; ne le sachant pas, il se garde bien de combler le vide ¹. Il nous est permis de penser que si le second avait été un homme, son prénom n'aurait pas été « oublié ». Par contre, si l'autre prénom est celui d'une femme, l'oubli peut aller jusqu'à l'occultation du genre de la

personne et l'histoire en resterait là si Jean ne nous parlait de Marie, femme de Clopas (Cléophas).

Quel est alors l'intérêt de ce type de recherche ?

Tenter de rendre vie aux personnages qui entourent Jésus : hommes et femmes, couples parfois. Essayer de les restituer dans leur relation entr'eux et avec la Seigneur.

Sur ce tableau récapitulatif (voir page suivante)

Quatre lieux

- Le pied de la croix où sont groupés les femmes le jour de la Passion
- Le tombeau visité le dimanche matin. L'épisode de l'ensevelissement qui montre les mêmes femmes, a été omis exprès pour ne pas surcharger le croquis.
- Dans Jérusalem, l'endroit où les onze et leurs compagnons se sont regroupés et cachés, où ils ont (mal) reçu les femmes décrivant le tombeau vide et annonçant l'apparition de Jésus. Les disciples d'Emmaüs sont là aussi.
- Emmaüs distant de 60 stades.
Le mile romain = 1480m, soit 8 stades ;
60 stades = 11,100km, selon une autre évaluation : un stade = 177m ; 60 stades = 10,620 km

Quatre « ensembles » de femmes :

- Les membres de la famille
- Marie de Magdala, seule femme citée par les quatre Evangélistes
- Les mères des disciples, toujours associées chez Marc, sans doute parce que la sienne était très active (Actes 12/12)
- Les autres femmes restées anonymes mais nombreuses, parmi elles, Jeanne.

Remarque : un commentateur actuel analyse ainsi la place des femmes dans l'entourage de Jésus :

« ... Les disciples sont nombreux. Chez Luc d'ailleurs, la notion de disciple est plus floue, plus étendue au point d'englober les femmes... » (c'est moi qui souligne).

La tradition qui revendique des disciples de sexe masculin exclusivement et célibataires, de préférence semble battue en brèche par Luc... qui ne joue pas le jeu !

Peut-être parce que pour Luc, les disciples ne sont pas une notion mais bien des hommes et des femmes au rôle précis et différencié.

Comment ne pas imaginer Marie et Cléophas dans leur maison d'Emmaüs, accoudés à la table où Jésus, partageant leur repas, s'est dévoilé par la fraction du pain ? Chacun rempli de ses souvenirs personnels et communs... Marie, au pied

de la Croix, Cléophas avec les hommes...

Le Sabbat parmi les autres disciples. La rentrée morne à Emmaüs puis, après la révélation de Jésus ressuscité, le retour rapide et allègre à Jérusalem... Cléophas « qui dit la bonne nouvelle » aux amis, conforté par Marie, sans être contredit comme les femmes rabrouées le matin même en ce lieu, parce que Jésus, « comme ils parlaient encore » était au milieu d'eux ?

Quel peintre traduira pour nous leurs émotions et leur foi dès lors que Rembrandt (1) nous a livré pour toujours le visage émacié du Christ remonté des limbes et auréolé de la lumière de Pâques ?

Jeanne VILLEROT
Février 1992

1. Dans la préparation de la Pâque, Jésus envoie ses disciples en ville. Seul, Luc (22,8) précise : « il envoya Pierre et Jean ».

L'homme et sa mauvaise conscience

Comment le patriarcat et la violence ont fait leur apparition dans le monde

Par une étude approfondie de la préhistoire, Ellen Nielsen, chercheur engagé dans le féminisme, crée dans son livre « l'homme et sa mauvaise conscience » une image nouvelle et passionnante des circonstances dans lesquelles les rôles de l'homme et de la femme se sont différenciés.

Dans sa poursuite « des causes et des effets », elle part de l'hypothèse que la femme n'a pas toujours été soumise. Cependant, l'auteure montre aussi un intérêt sincère pour l'homme et son destin.

En se fondant sur les travaux de recherche récents, surtout français, sur les mythes indo-européens, les poèmes héroïques et l'évolution linguistique, Ellen Nielsen cherche à révéler les raisons probables de l'avènement du patriarcat et de la violence dans le monde. L'homme se serait-il emparé du pouvoir dans la société par le meurtre d'une « mère » autrefois — ce qui lui aurait valu des remords de conscience ?

Dans sa conclusion (que nous vous communiquons), l'auteure invite l'homme à se débarrasser de ce sentiment de culpabilité biologique et conditionné par l'histoire, et demande à ses soeurs de montrer plus de compréhension pour l'autre sexe.

La traduction française du livre d'E. Nielsen, (Bogan, Ed. Copenhague) par C.M. Andersen est disponible au Centre de recherches et de documentation « Femmes et christianisme » de Lyon (cf. p.40).

Merci à E. Nielsen de nous donner la possibilité d'accéder à sa recherche et à ses découvertes en langue française.

QUE pouvons-nous conclure après ces excursions dans le passé mythique et humain ? Avons-nous trouvé une réponse à la question comment la violence et le patriarcat sont entrés dans le monde et ont remplacé un « matriarcat » ?

On ne peut pas prouver que les humains ont, à l'origine, vécu dans des tribus matriarcales influencées par les femmes. Cette hypothèse qui, à l'origine, a été émise par J.J. Bachofen, est acceptée par des personnes de plus en plus nombreuses. Cependant, on peut encore moins prouver que le patriarcat a toujours existé, depuis la venue des premiers êtres qui ont commencé à laisser des traces. Beaucoup de personnes le prétendent encore, surtout les hommes. Si l'on doit finalement parler de matriarcat, on le place volontiers au début de l'agriculture uniquement, au Néolithique, sous le signe de la Grande Mère. Ou encore, on trouve le matriarcat dans certaines tribus sauvages contemporaines. Ce matriarcat aurait succédé à un patriarcat originel. Mais ce n'est pas le cas. J'ai cité précédemment Jean Markale qui affirme que les anciennes sociétés étaient « gynocratiques ». C'est pourquoi, dit-il, il ne peut pas avoir été question de « meurtre du père » comme Sigmund Freud le prétend. Enfin, Ernest Borneman, chercheur autrichien, a présenté déjà en 1930 des idées encore plus révolutionnaires que Bachofen au

19e siècle. En 1979 il a écrit :

« La révolution néolithique, le combat primitif de l'homme contre les règles sociales féminines de l'ancien monde, a été l'événement le plus important dans l'histoire sexuelle européenne. Les civilisations féminines pré-patriarcales n'étaient pas des matriarcats. La racine grecque *archos* signifie dominant. Au contraire du patriarcat d'où l'homme, en fait, dominait la femme, la société sans classes de la préhistoire est justement caractérisée par le fait que l'homme y était libre ».

Dans mes promenades à travers de nombreux mythes, des légendes, des phénomènes linguistiques et des coutumes sociales, je crois, en tout cas, avoir relevé toute une série de signes qui indiquent que les toutes premières sociétés n'étaient ni dominées par l'homme ni dominantes pour l'homme. Avant la « révolution », il y avait quelque chose d'autre, une civilisation différente, et il semble évident qu'elle ait été influencée par la femme. Cette culture n'a pas laissé d'écrits qui puissent documenter un matriarcat. Pourtant, avec le patriarcat (env. 3 000 ans avant notre ère), bien qu'il n'y ait pas eu d'écriture, on trouve certains signes et symboles dans les cultures de l'ancien âge de la pierre : des fresques de grottes et des graffiti qui ressemblent à une sorte de moyen d'expression systématique, de même que les représentation d'animaux et peu à peu d'êtres humains peuvent

avoir eu aussi un message à porter — lequel ? et pour qui ? Nous ne pouvons que faire des conjectures. Mais les recherches assidues entreprises actuellement permettront peut-être un jour de trouver des preuves plus solides d'un temps où la femme, mère, génitrice et créatrice de la civilisation, était au centre d'une société humaine en chemin vers un avenir imprévisible. Dans ce « matriarcat », c'était la femme qui décidait et l'homme qui exécutait : maintenant, l'homme décide et la femme exécute ses décisions... Non, le patriarcat avec toute sa violence et son angoisse n'a pas toujours été et ne sera pas toujours non plus !

Le souvenir de ce monde pacifique, un paradis, n'est pas tout à fait oublié. Souvent, dans les mythes, les conteurs en parlent inopinément.

Ce qui m'a importé le plus dans cette recherche dans les temps passés, c'est comment a pu avoir lieu cette révolution fatale qui a bouleversé l'humanité et par laquelle l'homme a pris le commandement et est devenu « véritable être humain » — pour le meilleur et pour le pire. Il me semble que le chercheur franco-américain René Girard soit, entre autres, un de ceux qui ont levé le voile, en tout cas pour la violence et l'avènement du patriarcat. Il le fit en mettant en évidence la transformation, le « camouflage » d'un événement réel, mais que les conteurs dans les mythes ont, plus ou moins consciemment, « amélioré » en

changeant la scène, si bien que nous finissons par avoir de nombreux mythes de meurtres de dragons. Si l'on remonte au-delà du meurtre collectif contre un « bouc émissaire » dont parle Girard, on peut se demander pourquoi cette discorde dans la société qui devait déclencher un meurtre ? Certains anthropologues sont d'avis que c'était la mère-ancêtre qui veillait au calme et à la paix — et qu'on lui obéissait. Pourquoi cette discorde depuis ? Il peut y avoir plusieurs raisons de cette libération des hommes qui peut avoir pris la forme d'une destruction violente du gouvernement féminin, le meurtre d'une mère-ancêtre.

On est tenté de faire un parallèle entre cette lutte et celle du foetus mâle qui doit combattre l'influence féminine fondamentale...

Le bouc émissaire est devenu peu à peu, un dragon, un monstre, un serpent dont l'homme a peur, mais qu'il lui faut abattre parce qu'il représente le danger, le chaos que l'homme voyait chez la femme — et parce qu'à l'origine c'était la femme. On ne pouvait pas oublier cette lutte, mais on répugnait à en parler ouvertement, d'où ces allusions seulement.

Les conséquences de cette nouvelle société « ordonnée », ce « cosmos », sont apparues dans les conflits entre les hommes et leur peur réciproque. Cette crainte a pu être quelquefois dominée quand les jeunes gens se sont unis en « confréries ». Mais déjà avant la création de ces

confréries, les hommes pouvaient mettre fin à leurs luttes intestines par le meurtre collectif d'un bouc émissaire qui, pour un certain temps, amenait la paix et la concorde comme la suppression du matriarcat l'avait fait — pour un temps.

Le monde des hommes a-t-il beaucoup avancé aujourd'hui, après environ 5 000 ans de développement ? Les hommes qui dirigent maintenant sur le plan mondial ne semblent pas pouvoir trouver un bouc émissaire sur lequel ils pourraient se mettre d'accord et créer ainsi l'entente et l'harmonie. Pourquoi ne font-ils pas de la faim et du sous-développement le « bouc émissaire » porteur de tout le mal qu'il faut détruire ? Par contre, sur le plan local, il ne leur est pas difficile de trouver des « boucs émissaires » qui servent de cible. Tant la petite violence que la grande sur un plan plus élevé vont grandissant.

Mais comment était-il donc réellement cet homme qui n'était pas satisfait de vivre dans un matriarcat fécond ?

Si on le considère par rapport à la femme déjà dans les sociétés primitives, il est clair que l'homme se caractérise par le fait qu'il tue : d'abord à la chasse, puis les autres hommes, mais guère les femmes. C'est pourquoi, si la « révolution » a été faite par le meurtre d'une vieille mère-ancêtre, les gens ont dû s'émouvoir d'autant plus. Indéniablement, tuer n'engendre rien de

culturel. La femme, par contre, crée la vie, elle construit la maison et invente les choses qui servent à ceux de son entourage dont elle s'occupe.

Le patriarcat a été fondé sur l'hypothèse erronée que c'est l'homme qui produit les enfant et qui peut créer la vie. Mais il ne le peut pas. Un spermatozoïde n'a pas les possibilités qu'un oeuf contient — en laissant de côté le fait qu'il manque au corps de l'homme la possibilité de porter et de nourrir la vie. D'anciens mythes jouent pourtant avec l'idée que l'homme aussi peut enfanter. Comme il n'a pas de matrice, ce doit être du front, de la cuisse, du coeur — ou comme c'est le cas pour Brahma, de son mamelon droit. Qu'est-ce que l'homme a dû penser, du reste, quand il a constaté qu'il avait des mamelons ? peut-être qu'au stade de l'embryon il avait failli être une femme ?

Non, si l'homme crée quelque chose c'est, au début des armes et plus tard des machines, des ordinateurs etc. Partout où l'homme peut remplacer un contact humain par l'introduction d'une technique, il cherche à le faire — et les hommes en ont malheureusement encore le pouvoir aujourd'hui, aussi parce que les femmes se soumettent toujours à ce modèle. Ou bien il produit, ce qui dans le patriarcat est absolument nécessaire : des lois et des règlements qui sont difficilement sauvegardés.

Les biologistes et les médecins se montrent si intéressés à produire des

enfants-éprouvettes ou, en tout cas, à obliger la femme à accoucher dans un hôpital, qu'on se demande s'ils n'ont pas une arrière pensée ?

Le développement de la notion « père », considéré d'abord comme un « seigneur », jusqu'à la signification biologique récente, montre que la famille dans la préhistoire, était celle de la femme, parce que personne n'avait de doute sur qui était sa mère, tandis qu'il se passa des millénaires avant que l'homme ne devienne un élément fixe dans la famille. La famille était celle de la femme. Ses membres étaient parents par le sang, par les mères. C'est donc une sorte de « parenté du sang » que les jeunes gens ont cherché à établir en mélangeant leur sang et en devenant frères d'armes. Cette fraternité existe-t-elle aujourd'hui, éventuellement sous de toutes autres formes ? La franc-maçonnerie classique ne vise-t-elle pas à apprendre aux hommes à avoir des amis ?

L'homme a peur du « chaos », du hasard, de ce qu'il ne peut maîtriser. Les hommes maintiennent leur position élevée en concluant des contrats, etc. Mais c'est en réalité un signe de leur tendance à la violence. Si les femmes ne concluent pas d'accords c'est tout bonnement parce qu'elles n'en ont pas besoin puisqu'elles ne risquent pas d'employer la violence les unes envers les autres.

L'homme ne voit pas toute la réalité,

qu'il considère comme « morcelée » et absurde. Peut-être y a-t-il aussi des femmes qui ne voient pas, mais en tout cas, elles ont tendance à avoir une vue globale, « holism » comme on dit en américain. Les hommes ne peuvent, en tant que philosophes, que se révolter contre l'existence, et alors ils croient qu'ils le font comme **DES ETRES HUMAINS**.

Symboliquement on peut dire que, si l'on considère l'existence comme un globe, la femme le voit à l'intérieur et l'homme à l'extérieur. Pourtant, c'est le même globe, le même monde.

Ce que j'ai dit de l'homme ici, est, naturellement, un peu exagéré. Il faudrait faire des nuances. Tous les hommes ne sont pas violents et belliqueux, bien qu'ils aient tous ce fameux chromosome « Y » qui tout en les rendant fragiles dans le sein maternel, leur donnera plus tard du courage — pour dominer la peur — et pour partir en aventures.

J'ai trouvé utile le modèle de Georges Dumézil dont je prolonge les trois fonctions jusqu'à inclure l'homme en tant qu'individu. Dans la réalité, ne peut-on pas diviser les hommes en trois types correspondant à l'ancien système aryen des divinités ? Cette hypothèse me paraît vraisemblable et fructueuse. Elle peut effectivement faire comprendre pourquoi les hommes agissent comme ils le font.

Quelqu'un peut-il donner une meilleure explication de la violence dans

le monde ?

Il faut reconnaître que « les trois fonctions » paraissent mélangées dans chaque homme. Pourtant l'une d'elle est en général dominante. A l'heure actuelle, les hommes pacifiques sont nombreux, plus encore peut-être que dans l'histoire passée connue. Mais il peut se faire qu'il y en ait aussi dans le passé, dans l'histoire ancienne, la préhistoire et même pendant le patriarcat. Pensons, par exemple aux artistes, de nos jours comme à l'âge de pierre. Il semble aussi que chaque homme ait pu changer de fonction : les jeunes gens agressifs deviennent en général plus réfléchis avec les années.

Si nous faisons usage de la notion de Jung, « anima », qui désigne un élément féminin chez l'homme nous admettrons qu'il y a le plus « d'anima » dans la fonction III, productive et optimiste, un peu moins dans la fonction I, dirigeante et juridique, et très peu dans la fonction II, guerrière. Alors, nous voyons qui crée et fait progresser la culture, malheureusement aussi qui fait de son mieux pour la détruire. Dans ces trois catégories il n'est question que des hommes, et même III peut tourner à la cupidité, à la chasse au profit et au matérialisme.

Nous avons dans l'histoire, les mythes et la littérature de nombreux témoignages de la manière dont l'homme a considéré la femme — mais ils sont tous rédigés par les hommes ! Mais comment la

femme a-t-elle vu l'homme, bien qu'elle ait gardé le silence pendant un temps très long ?

Beaucoup de femmes — aussi dans les temps anciens — n'ont-elles pas considéré l'homme comme un enfant, un gamin qui ne deviendra jamais adulte ? N'ont-elles pas ressenti un peu de crainte de ce que son esprit agité pourrait imaginer ? Ou bien le regardent-elles avec « un regard amusé », en hochant la tête et avec un peu d'ironie ? On ne peut pas vraiment le prendre au sérieux comme être humain. Est-ce cela que la Joconde exprime par son sourire auquel aucun homme n'est insensible ? Se sent-il deviné ?

Mais ce « gamin » devrait devenir adulte, on devrait en faire un être humain. La sollicitude, la déférence, la responsabilité, la patience — les vertus féminines traditionnelles — ne sont, en fait, que des qualités humaines. Sans elles on ne peut pas construire le monde et le conserver. Faire de l'homme un être humain a peut-être été la tâche fondamentale de la femme dès le commencement de l'humanité, il y a des millions d'années. Si la femme, comme René Girard le prétend, n'a été qu'un « spectateur » aux actions meurtrières collectives de la société masculine, alors, elle en a partagé la responsabilité par sa passivité. Les femmes ne sont-elles pas responsables aussi aujourd'hui, - surtout celles qui détiennent des postes de dirigeants en politique et dans la vie

économique — de la condition des hommes ?

Une autre pensée se présente aussi à l'esprit : peut-être la violence, telle qu'elle s'est développée dans le patriarcat, était-elle le prix que l'humanité devait payer pour que l'évolution puisse prendre la vitesse qu'elle a prise depuis l'an 3 000 av. J.C., c'est à dire l'âge du métal. Cette période même a donné à l'homme des moyens efficaces, jusqu'ici inconnus, pour fabriquer des armes et dominer non seulement les animaux sauvages, mais aussi les autres hommes, les autres peuples. « L'homme est le pire ennemi de l'homme », dit-on, et non pas « l'être humain est le pire ennemi de l'être humain » ni « la femme est le pire ennemi de la femme ». De plus, la manière d'être de la femme, aujourd'hui, porte les conséquences de milliers d'années d'oppression. Malgré tout, c'est à la femme **maintenant** d'avouer sa responsabilité et de participer à rendre la société plus humaine. Cela sera difficile parce que la longue oppression a fait de la femme ce que l'homme voulait qu'elle soit : souriante et complaisante. mais il y a espoir du fait que de plus en plus d'hommes comprennent la situation !

Je devrais peut-être dire que je ne prends pas part aux sentiments de haine qu'ont beaucoup de féministes pour les hommes. Peut-être parce que je ne me suis jamais sentie opprimée. Après mes études de la préhistoire des sexes, je

ressens plutôt un sentiment de compassion : ce doit être difficile d'être un homme. Les hommes en général, semblent plus tragiques que les femmes. Le fil qui les retient à la vie paraît plus ténu.

On parle beaucoup de libération : elle devrait valoir pour les deux sexes. Cette libération ne peut pas se produire par un coup de main, du jour au lendemain. C'est un processus qui exige de la ténacité et de la patience. Il n'y a pas que la femme qui ait été opprimée : les gens de couleurs, les travailleurs, même peut-être les hommes autrefois, quand ils ont eu le sentiment qu'il fallait qu'ils se libèrent de l'hégémonie de la femme et de la mère. Toute hégémonie dure trop longtemps. Il peut être nécessaire de l'établir, mais elle ne doit pas durer toujours. « La nature » doit continuer à suivre le mystérieux chemin de son histoire. De libération en libération.

Donc, les hommes doivent être libérés de leur lourde armure de pouvoir et de leur désir de puissance. Ils doivent eux-mêmes y contribuer. N'y en a-t-il pas déjà une partie qui en comprennent la nécessité, bien que cela puisse leur être difficile de se retirer de la vie agitée ?

Il faut que les femmes comprennent ceci. Pas de haine ni de railleries. Ne pas imiter les agressions des hommes qui se laissent mener par la peur. Les femmes n'en doivent pas devenir moins combattives, mais pour un combat dans

un autre sens que celui que les hommes connaissent.

Un des domaines où la conscience de la responsabilité est surtout nécessaire, c'est celui de la science et de la recherche dans les différentes disciplines et surtout en féminologie.

Le Professeur Dumézil qui, pourtant ne s'occupe pas beaucoup de la femme dans ses études, incite à continuer la recherche mythologique et ajoute qu'il est important que les femmes y prennent part aussi, car les femmes voient des choses et des corrélations dont les hommes ne sont pas conscients. C'est honnêtement dit.

C'est pour répondre à cette incitation de Georges Dumézil que j'ai écrit le présent ouvrage — mais le professeur n'aurait pas beaucoup apprécié mon hypothèse de matriarcat ! Cependant, sans hypothèse on n'avance pas. Selon une vieille habitude féminine, j'ai cherché et réuni, trié et recueilli ce qui me paraissait créer un ensemble pour comprendre cet énigme de l'apparition du patriarcat. Peu de femmes-chercheurs s'y intéressent bien qu'on devrait considérer comme tout à fait nécessaire de fouiller dans l'histoire mythique pour comprendre et pouvoir réviser les rôles des sexes dans la société d'aujourd'hui. « Si mon hypothèse est juste, ce que je crois, elle devrait avoir des conséquences pour maintes recherches scientifiques. Il serait souhaitable qu'elle atteigne d'autres milieux que ceux qui s'intéressent au

rôle des sexes, et qu'elle soit connue aussi à l'étranger, dans les pays où j'ai des contacts avec des personnes qui montrent un vif intérêt pour cette question.

J'ai confiance que d'autres femmes — et pourquoi pas des hommes aussi — reprendront le fil interrompu de cet ouvrage vital ».

Ellen NIELSEN



EN tant que femme et chrétienne, je ne peux adhérer à l'intransigeance et à la rudesse des propos du pape sur l'avortement et la contraception. Le journal « Le Monde »¹ rapportait les condamnations du pape, lors de son dernier voyage au Brésil, de l'avortement, des moyens artificiels de contraception et des campagnes de stérilisation. Or tout le monde connaît les conditions de vie désastreuses des enfants au Brésil. Une enquête « du Nouvel Observateur »² révélait l'existence au Brésil de 45 millions d'enfants exploités au travail et de 500 000 enfants prostitués. Étaient également dénoncés dans le reportage les escadrons de la mort anti-enfants. Ces escadrons cauchemardesques, mais malheureusement bien réels, tirent à bout portant sur les enfants des rues qui commettent des vols dans le seul but de survivre. L'écrivain argentin Adolfo Peres Esquanel, prix Nobel de la paix en 1980, précisait qu'il vivent, mangent et dorment dans la rue³. L'hebdomadaire le « Stern » consacrait récemment tout un dossier sur la détresse des mères brésiliennes contraintes d'abandonner leur enfant à la naissance. Le magazine allemand cite le nom d'une jeune fille, Maria Sirene, qui proposa lors d'une émission télévisée, qu'une famille adoptât son fœtus, parce qu'elle même était trop démunie pour élever elle-même son enfant⁴.

Face à une telle détresse, il eut été

préférable que l'évêque de Rome ne condamne pas les moyens de contraception, de stérilisation, et l'avortement. Il aurait mieux valu qu'il s'attaque expressément en les citant dans ses discours, aux escadrons de la mort anti-enfants, ainsi qu'aux hommes de pouvoir qui maintiennent 45 millions d'enfants dans l'esclavage, la peur et la prostitution. Le pape a certes mis en cause le « capitalisme sauvage » à l'oeuvre au Brésil. Cependant cet euphémisme s'avère finalement peu sévère à l'égard des pouvoirs établis. Il apparaît d'ailleurs de façon assez nette que les représentants de l'Eglise apprennent à nuancer leurs propos et leurs attitudes face à certains conflits belliqueux qui sont qualifiés de « situation complexes »... contrairement à l'avortement qui ne saurait mériter une telle qualification !

Alors que les clercs bénissaient les canons il n'y a pas si longtemps, il nous apparaît aujourd'hui choquant que l'Eglise culpabilise des femmes déjà fragilisées par un avortement, en les taxant de meurtrières, voire de meurtrières nazies. En effet, dans « Redemptor hominis », les camps d'extermination, la torture, la destruction du milieu naturel sont dénoncés comme les crimes majeurs du siècle au même titre que l'avortement et la contraception. Cette prise de position heurte d'ailleurs de nombreux intellectuels qui ne manquent pas d'ironiser sur ce pape « progressiste »⁵...

L'on est forcé de constater que Jean Paul II pratique une morale « phallique » dans le sens où il n'a que faire de la psychologie et des conditions de vie d'une femme qui avorte. L'avortement est comparable pour lui à l'holocauste des Juifs, un point c'est tout. Il est navrant de voir que des déclarations aussi extrêmes ont pour conséquence d'éloigner les femmes et les hommes de l'Eglise. Nous ne demandons pas au pape l'approbation de l'avortement. Cependant, nous nous permettons de proposer au pape la lecture du remarquable article de Madame F. Dolto sur l'avortement⁶. Il faut que l'Eglise apprenne à tenir compte des données des sciences humaines, surtout lorsque ces données émanent de l'expérience d'une psychanalyste chrétienne. Dolto termine sa réflexion par cette question : « C'est très joli de dire il ne faut pas avorter parce que c'est un crime... Mais que fait-on pour aider les femmes ? »

Et Dolto propose que tout adulte signataire de la pétition pour la lutte contre l'avortement, soit tenu d'accompagner sa signature d'un don pécuniaire de quelques millions, représentant la charge matérielle d'une vie humaine jusqu'à son accès au travail. Ce conseil, autant judicieux que charitable, est en fait le seul qui puisse être qualifié de chrétien face au problème de l'avortement.

Bernadette CHEDEMAIL

1. Le Monde, 22 octobre 1991. « Brésil, la fin du voyage de Jean Paul II ». Denis Hautin-Guiraut.
2. Le Nouvel Observateur, 25 avril 1991, n° 381. « Les enfants esclaves ». René Backmann
3. idem
4. STERN, 12 décembre 1991, N° 51 « Adoption ». Christoph Fasel
5. BELVEDERE, Janvier 1992, n° 4 « Jean-Paul II contre les lumières ». Paolo Flores d'Arcais.
6. Françoise Dolto : « Sexualité féminine 2 » Ed. Livre de poche

Courrier des lecteurs

Depuis deux ans que je connais et lis avec intérêt "Femmes et Hommes dans l'Eglise", il me semble que je fais un peu partie de la famille. En Corée, nous avançons bien lentement, mais nous avançons quand même, grâce d'abord à nos amies pro-testantes avec qui nous avons commencé ; maintenant plusieurs petits groupes marchent assez bien parmi les catholiques aussi.

En ce moment un groupe d'une douzaine de jeunes femmes qui connaissent le français se rencontrent une fois par semaine pour lire et étudier "la Parole ensemble" de Marie Paule Défossez et nous avons l'intention de le traduire en coréen.

Colette NOIR

Maria Kassel

Traum, Symbol, Religion, Tiefenpsychologische und feministische Analyse (*Rêve, symbole, religion. Analyse à partir de la psychologie des profondeurs et de la démarche féministe*), Verlag Herder (Spektrum 4040), Freiburg 1991, 191 pp.

Dans ce livre, Maria Kassel, théologienne catholique à l'université de Munster/Allemagne, rend compte, en condensé, de l'évolution de sa pensée depuis presque vingt ans. En enchaînant un nombre d'articles et de conférences données en des circonstances diverses en ordre chronologique, elle a groupé dans un premier chapitre sept essais sur des textes (ou thèmes) bibliques, interprétés à l'aide de la psychologie des profondeurs - une méthode encore souvent regardée avec méfiance même par de théologiens qui n'hésiteraient pas à se servir d'outils provenant de la sociologie ou de la science politique. Dans le deuxième chapitre (regroupant cinq essais centrés sur des textes du Nouveau Testament), l'auteure introduit une lecture plus spécifiquement féministe car en élaborant sa théologie psychanalytique elle avait finalement pris conscience

d'une masculinisation du symbole religieux dans la civilisation dite patriarcale et plus spécialement dans le christianisme. Dans le troisième chapitre enfin elle tente une première synthèse des deux perspectives et propose pour la théologie chrétienne une nouvelle herméneutique comportant trois éléments :

- 1 - le rappel des dimensions féminines dans la notion biblique de Dieu ;
- 2 - le rappel souvenir des mythes archaïques du féminin divin ;
- 3 - l'activation créatrice du symbolique religieux féminin enfoui dans l'inconscient. Une telle herméneutique pourra selon l'auteure, redresser une dévalorisation séculaire de l'identité féminine.

Auf den Spuren der Weisheit. Sophia - Wegweiserin für ein weibliches Gottesbild (*sur les traces de la Sagesse. Sophia - renvoi à une conception plus féminine de Dieu*), éd. Verena Wodtke, Verlag Herder (frauenforum), Frieburg 1991, 199 pp.

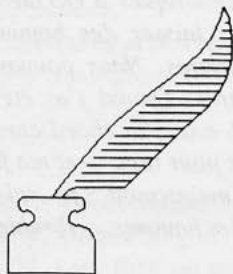
En quête d'une conception moins masculinisante de Dieu, des

théologues féministes ont commencé à interroger les traditions concernant la Sagesse dans l'Ancien et le Nouveau Testament ainsi que dans des courants de spiritualité des siècles ultérieurs. Ce livre comporte des contributions de *Silvia Schroer* (AT), *Elisabeth Schüssler Fiorenza* (NT), *Deirdre Good* (la Gnose), *Dorit Cohen-Alloro* (la Kabbale juive), *Barbara Newman* (la mystique du Moyen Age), *Ruth Albrecht* (le piétisme), *Fairy von Lilienfeld* (la philosophie religieuse russe), *Monika Leisch-Kiesl* (Sophia/Maria), *Verena Maria Kitz*, *Verena Wotdke* (l'actualité). Quant au désir de retrouver moyennant la Sagesse la dimension « féminine » du Divin, une conclusion s'est imposée à moi après la lecture : cette dimension apparaît avec bien plus de netteté dans la tradition vétérotestamentaire et juive car là, et elle est représentée à l'image de la « femme forte ». Dans la tradition chrétienne par contre, la figure de la Sagesse se trouve ou bien « masculinisée » par l'identification au Christ, ou, identifiée avec Marie ; elle représente le Divin à un moindre degré. Pourtant les courants sapientiels plus ou moins oubliés dans la spiritualité chrétienne comportent aussi des richesses inattendues qui valent bien la peine d'être rappelées.

Schrift der Flammen, Opfermythen und Weiblichkeitsentwürfe im 20. Jahrhundert (*Ecriture enflammée, Mythes sacrificiels et projets de féminité au 20e siècle*), ed. Gudrun Kohn-Waechter, Orlanda Frauenverlag, Berlin 1991, 309 pp.

Ce volume rassemble les contributions d'un symposium interdisciplinaire qui a eu lieu à Berlin en 1989. La question fondamentale était : d'où vient la tendance des femmes à être elles-mêmes complices de leur oppression ? La notion de « sacrifice », toujours opératoire, mais dépouillée de l'ancien contexte religieux, pourrait fournir une clé : l'autodestruction reçoit ainsi alors un sens caché et sublime. L'ambivalence de ce phénomène est examinée surtout à partir d'exemples tirés de la littérature, de l'art et de la psychanalyse.

Dr Anne JENSEN



Dans la presse

● **Témoignage Chrétien**, n° 2498, du samedi 23 mai 1992 sous le titre « le Célibat des prêtres **ROME N'EST PAS TENDRE** » offre un excellent dossier. Outre le titre très évocateur, une actualité qui de Prague à Galway n'efface pas le quotidien de l'exclusion vécue par tant de prêtres qui avaient/ont moins « choisi » le célibat qu'ils l'ont « accepté » dans leur désir de la prêtrise ... et deux réflexions de Suzanne Tunc « Ils n'ont pas toujours été célibataires » et de Joëlle Chabert « Les prêtres mariés de l'Eglise catholique », en Syrie.

« Qu'un homme soit marié ou non, estime Ibrahim, il rencontre les mêmes difficultés dans la vie. Il a les mêmes désirs. Il n'y a pas de raison pour qu'un homme marié ne soit pas prêtre. je crois que les catholiques d'Occident ont tort de ne pas laisser des hommes mariés devenir prêtres. Nous pouvons être de bons prêtres. Quand j'ai été ordonné, j'avais 55 ans, j'ai choisi comme devise : être tout pour tous — et ma femme m'a soutenu maintenant, je suis le plus heureux des hommes. » Ibrahim Mousleh

● **Le Mouvement du Nid** a publié les actes de son colloque des 3-5 juin 1991 « Ethique et Prostitution » 94 pp.

Parmi les contributions, notons celle de :

- Marie-Odile Metral « Esclavage et liberté » (Cf dos de notre couverture)
- Michelle Perrot « Féminisme et prostitution »,
- Guy Aurenche « Les droits de l'Homme. Quelles exigences aujourd'hui ? »

Deux aspects de ces actes sont à souligner : les enjeux d'une problématique posée à partir de l'Europe et la confrontation de témoins de différentes religions.

Adresse : Prostitution et Société
7, rue du Landy - BP 102
92116 - Clichy Cedex

CENTRE DE RECHERCHES ET DE DOCUMENTATION

Femmes et christianisme

Faculté de théologie, 25 rue du Plat 69288 LYON Cedex 02

Renseignements : 78 42 11 26, avant 10 heures.

Service documentation par correspondance

On trouve :

- une documentation comportant :
 - des textes officiels
 - des colloques spécialisés
 - des thèses et mémoires,
 - un certain nombre de revues françaises ou étrangères
 - livres et articles extraits de revues.

- une bibliographie systématique, « L'Eglise et les Femmes » qui recense et analyse annuellement, depuis 1975, les ouvrages et articles de langue française. Cette bibliographie est mise à jour chaque année.

- Un fichier général permettant l'accès à la documentation (plusieurs milliers de fiches auteurs ou matières).

On peut consulter cette documentation sur place, obtenir des photocopies et emprunter des livres, on peut aussi le faire par correspondance.

Le Centre Femme et Christianisme organise des conférences et des rencontres de travail. Il est en lien avec des universités et centres analogues. Il répond aux demandes de consultations extérieures.

Documentation : Cécile Bussy, Andrée Girodet, Marie-Cécile Ramel

Faculté de Théologie : Henri Bourgeois, Jean Comby, Donna Singles

Permanences : les mardis et jeudis de 13h 30 à 19h 00 et sur RdV les autres jours.

AVEZ VOUS LU ?

● Le Centre Femmes et Christianismes souhaite également être connu comme lieu d'animations. Plusieurs rencontres ont été organisées autour d'un livre, d'une thèse. Elles le sont en fonction des demandes.

Un récent courrier donne un bon exemple de ce qui peut susciter ce genre d'animation.

A propos du livre « Et si on ordonnait des femmes ... ? » (M.J. Bérère - R. Dufourt - D. Singles - Le Centurion 1982)

« Ce fut une surprise ! Au vu du titre je m'attendais à une polémique bien orchestrée qui m'aurait laissée KO avant la fin du livre. Je pouvais m'attendre à une critique exacerbée contre l'institution qui n'aurait eu qu'à condamner. Et bien non ! J'ai parcouru cet ouvrage avec intérêt car oubliant vite le titre un brin provocateur je me suis laissée interroger par la recherche qui est faite sur le symbolisme de certaines images bibliques ou ayant trait à la tradition chrétienne.

Effectivement, il y a de quoi se poser des questions sur l'attitude de la hiérarchie depuis 2000 ans vis à vis de la femme ou de l'image qu'elle en a, alors que Jésus donne à ses disciples la manière radicale d'être libre, libre de tout préjugé, libre du sacré, libre de la peur.

Enfin, l'Esprit Saint reçu au baptême et reconnu comme force vive en nous lors de la confirmation a-t-il le droit dans notre Eglise de parler au coeur des femmes et de susciter des « énergies nouvelles » ? Le livre répond oui. Mais que dirait Rome ? »

Marie Jo GUICHENUY
mai 92

CENTRE DE RECHERCHES ET DE DOCUMENTATION

Femmes et christianisme

Faculté de théologie, 25 rue du Plat 69288 LYON Cedex 02

Renseignements : 78 42 11 26, avant 10 heures.

Service documentation par correspondance

Pologne : le marché noir des têtes blondes

Conséquence d'une paupérisation du pays, le trafic avec les pays occidentaux serait en plein développement.

25 000 dollars (150 000 francs) le garçon, 15 000 dollars (90 000 francs) la fille. C'est le tarif en vigueur pratiqué par le marché noir polonais à destination des Occidentaux pour toute adoption de bambin. Pour ce prix, bien sûr, vous avez droit au haut de gamme, le modèle blond bouclé aux yeux bleu porcelaine, mais il vous faudra aussi prévoir une petite rallonge pour différents intermédiaires. Et si vous avez des arguments sonnants et réverbérants encore plus convaincants, on vous en trouvera même un qui n'est ni malade ni débile.

L'enquêteur s'était d'abord intéressé à un cas survenu à Lublin en 1991. « J'ai été très bien traitée jusqu'à ce qu'on ait compris que je n'abandonnerai pas mon enfant, raconte la jeune femme de Lublin. Ensuite, je suis devenue une citoyenne de second ordre. J'ai dû partager une chambre avec trois autres « réfractaires », et la soeur nous réveillait au milieu de la nuit pour nous dire combien elle était inquiète pour nous, et que Dieu lui avait dit que nos vies seraient très difficiles » « Selon l'article de Nie, expose l'International Herald Tribune, la jeune femme qui n'a pas été identifiée, a dit que la mère supérieure du foyer recevait

25 000 dollars pour chaque garçon et 15 000 dollars pour chaque fille. »

Faut-il prendre pour argent comptant, si on ose dire, les affirmations d'un ancien collaborateur de Jaruzelski ? Le porte-parole de l'Episcopat polonais a refusé de commenter le rôle de l'Eglise dans cette histoire plutôt glauque. Si personne ne semble en mesure de confirmer le rôle ambigu des religieuses polonaises que l'hebdomadaire leur fait endosser, les chiffres démontrent clairement que les adoptions se multiplient en Pologne dans des proportions difficilement maîtrisables.

Véziane de Vezins

Le Figaro
21 avril 1992

Prix Orange

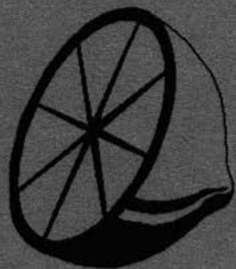
à la journaliste du Figaro qui n'évade pas le rôle peu reluisant de l'Eglise dans le trafic des enfants en Pologne.

Prix Citron

à la même journaliste qui ne fait aucun commentaire du même ordre sur la différence des prix :

25 000 dollars pour le garçon

15 000 dollars pour la fille !



**La liberté ne peut être pensée
indépendamment de la dignité**

Toujours à instaurer, la dignité est ce qui doit être voulu. Il peut bien y avoir en nous quelques désirs de servitude, l'esclavage ne peut être voulu. Les hommes ne s'établissent pas ensemble pour être esclaves mais pour être libres. La servitude ne s'impose que par la force du dominant. Incompatible avec l'idée de contrat, la servitude est inacceptable pour une démocratie. Dans une démocratie, en effet, chacun participe consciemment à la construction de l'Etat dont la souveraineté est une production collective continue. Le respect de l'autorité ne fait qu'exprimer l'efficacité du processus de transfert à la multitude de la puissance qui appartient à chacun. Exemple de causalité de soi par soi, l'Etat démocratique est l'acte même de la liberté. C'est un devoir pour la liberté et pour toute démocratie dont elle est le fondement de combattre les inégalités et toutes les formes d'aliénation.

L'aliénation, le fait de ne pas s'appartenir, le fait d'être étranger à soi-même, n'est pas l'essence de l'homme. C'est à l'homme de décider de la lutte ou de la résignation. A chacun, dans les situations où il dépend de lui, d'être esclave ou maître, de choisir l'un ou l'autre ; aux hommes unissant leurs forces, de prendre les moyens d'en finir avec telle ou telle forme d'esclavage. Une démocratie ne peut sans se contredire, tolérer l'esclavage qui la menace toujours comme tout ce qui relève de la passivité et des passions. La liberté prend un nouveau sens : celui d'une libération dans une lutte incessante pour la dignité.

Marie-Odile Métral
Esclavage et liberté
Colloque 3,4,5 juin 1991
Ethique et prostitution